

Dé-peindre le paysage

Devant les peintures de Yann Lacroix, l'œil, envahi par une troublante fascination, se demande d'abord ce qu'il voit : des lieux portés par une peinture diaphane, ici, envahis, là, habités, là-bas encore, hantés par un monde végétal. Une peinture, une sève qui nous renvoie au paysage¹ et, de là, installe un point de vue par lequel le peintre, qui « nous prête ses yeux », nous invite à « regarder le monde »². Dès lors, sous la question de savoir ce que l'on voit, affleure une autre : où, en quel lieu, en quelle posture nous place ces visions de paysage ?

Sur la toile, quelque chose se trame et semble se figer dans cette naissance. Les brosses du peintre frottent des jus de couleurs brunes, verdâtres et azurées comme pour poser les prémisses d'une terre et d'un ciel, d'un végétal enfin, – cette vivante tension qui semble animée du désir de joindre cet ici-bas et cet au-delà. Les silhouettes d'un paysage commencent à poindre et se figent dans l'ébauche de formes brossées dans la matière qui reste légère et translucide. Sur certaines toiles, des architectures massives se dressent, mais semblent déjà aller vers la ruine : dans la matière de leur crépi, vit une nappe spectrale de végétaux, encore.

Entre l'aurore et la ruine des figures, au milieu de ce paysage mouvant, l'œil trouve quelquefois refuge sur la matière ferme d'un motif poussé au détail, à l'achèvement, par la pointe d'un pinceau minutieux. Cet îlot fovéal raconte à l'œil les contours d'une histoire familière. Rassuré, l'œil peut, un instant, y échouer, s'y accrocher avant de se souvenir que cet îlot paradisiaque est fait dans la même matière que les dessous d'où il émerge et qui dominant la toile : une inquiétante incertitude.

Dans le corps du paysage, on devine un voile translucide dont on ne sait s'il est la trace d'une mémoire du lieu ou une prémonition ; dans le corps de la peinture, de ce même voile, on ne sait s'il est le reste ou l'image fantôme de l'ancien projet d'une peinture finalement abandonnée, ou si, au contraire, il est l'amorce d'une œuvre qui vient supplanter ce qui est déjà là. Troublé, l'œil ne sait plus s'il est le témoin d'une naissance ou d'une évanescence du paysage, d'une peinture en train de se faire ou de se défaire. Ce double doute, ébranle les rassurantes certitudes d'un œil qui voit pour être désormais appelé à revoir, à

¹ « Le paysage, écrit Michel Collot, est défini par le point de vue d'où il est envisagé : c'est dire qu'il suppose, comme sa condition même d'existence, l'activité constituante d'un sujet ». M. Collot, « Points de vue sur la perception des paysages », in *L'Espace géographique*, Vol. 15, No. 3 (juillet/septembre 1986), p. 212.

² « L'artiste nous prête ses yeux pour regarder le monde. », écrit Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation* (§37).

percevoir l'envers du décor ; d'un décor que les brosses du peintre œuvrent à démonter.

Vainement, le pavement d'une perspective tente d'ordonner en plans une vision du monde, d'en cerner l'organicité en enserrant une plante qui, bientôt, le déborde. Le peintre défait ces stratégies (du pouvoir) en laissant affleurer les tracés d'un dessin ; en dévoilant ses artifices, il cherche, par la couleur et le pinceau, à remonter l'ordre pictural : par l'érosion des plans, par l'effacement d'une matière, par les frottis en nappes maigres. La plasticité que lève l'artiste, une strate après l'autre, est faite de la même matière que les premières couches qui constituent l'ébauche du paysage des anciens, – et que l'on a aussi nommées, les dessous de la peinture. Cette archéologie de la surface picturale est aussi celle qui fouille le paysage et son histoire, en mettant au jour ce qui le sous-tend, ce qui gît, là, dessous.

L'expérience du paysage à laquelle nous invite le peintre n'est pas celle de la sereine contemplation d'une pittoresque parcelle de l'horizon. L'histoire nous y a habitués : confortablement postés sur les cimes du monde, nous le tenons tout entier du regard, jusqu'à perte de vue. Jusqu'à l'aveuglement, peut-être, de croire n'être plus homme, mais dieu. L'histoire de la peinture, des représentations et leur conquête du monde perçu raconte aussi ce rêve de pouvoir renaissant : contenir le monde par le cadre d'une fenêtre ; tramer et retracer en lignes de fuite sa démesure, le mettre au carreau et en saisir le moindre fragment. Dominer encore.

Le pittoresque du paysage, on l'a aussi cherché ailleurs. Car l'être déchu veut retrouver son paradis perdu. On place alors dans l'horizon, comme une prière, un Orient, le mont Ararat d'une Arménie, une terre promise ou le rêve d'une *terra incognita*... Ce paysage promis, on en quadrille les étendues, on en trace les parcelles, les frontières ; on en relate les exotiques contours, on en prélève le vivant, on le transplante, on le recrée pour soi, sous serres. Non, ce n'est pas cette expérience du paysage que l'artiste semble peindre, mais bien ce qui gît là, dessous, ses mécanismes silencieux ou la vanité d'un pouvoir de conquête.

En mettant en branle les cimes par lesquelles l'œil conquérant veut posséder le monde et ses horizons, les visions de paysages de Yann Lacroix nous invitent à une posture autre. En ouvrant le paysage à ses soubassements, à ses genèses, en nous donnant à traverser les strates qui compose sa mémoire, qui font son histoire, le peintre nous amène à la vertigineuse posture d'un regard qui, dans ce qu'il voit, perçoit ce que cela fut avant nous, ce que cela sera, après nous.

Mohamed-Ali Berhouma
Tunis, Mai 2023.